

Communication publiée dans les actes du colloque : « Vivre le vieillir: des lieux, des mots, des actes » 11, 12 & 13 mars 2009, Université de Toulouse II-Le Mirail

Les représentations du centre historique de Mexico au regard des résidents âgés

Martha de Alba González¹

Introduction

Ce travail cherche à retrouver la mémoire des lieux qui construisent les représentations actuelles qui donnent un sens à l'espace de vie des personnes qui y ont vieilli et ont été des témoins de leur transformation. L'idée sous-jacente n'est pas que les personnes âgées, du fait qu'ils ont résidé longtemps dans un endroit, en sont les meilleurs chroniqueurs ; ce qui nous intéresse, ce sont les significations des lieux de résidence, du quartier, abordées à partir de la longue expérience de vie qu'ont les personnes âgées dans ces lieux. Nous formulons alors plusieurs sous-questions : quels souvenirs donnent sens aux représentations socio-spatiales actuelles du quartier d'appartenance ? Quels sont les coïncidences et les écarts éventuels entre l'histoire des individus et la vie des lieux au cours du temps ? Comment le passé émerge-t-il dans la représentation des lieux vécus au quotidien ?

Nous chercherons à répondre à ces questions à travers l'analyse des représentations sociales (Moscovici, 1961 ; Jodelet, 1982 ; Milgram et Jodelet, 1976) du centre historique de Mexico d'un groupe de personnes âgées de 60 ans, résidant là depuis plusieurs dizaines d'années. Le choix de ce lieu pour étudier la mémoire urbaine et les représentations de la ville a pour objectif d'interpréter le vécu quotidien d'un lieu historique doté d'une forte charge symbolique. Plus spécifiquement, le sens du centre historique provient-il de sa valeur symbolique ? Pour chaque époque, les signes du passé sont-ils interprétés au travers de leur sens historique ?

Cette recherche a été effectuée au moment du lancement d'une politique de sauvetage du centre historique. Elle a consisté en la réhabilitation d'espaces publics, de façades, d'immeubles à fonction résidentielle, de rues, en l'implantation de nouvelles activités commerciales, etc. (Leal, 2007). On peut dire qu'il s'agit d'un processus de gentrification

¹ Enseignante-chercheur, Université Autonome Metropolitaine-Iztapalapa, Mexico.
Marthadealba_uami@yahoo.com.mx.

provoqué conjointement par le secteur privé et les autorités locales². Nous nous demandons si les personnes âgées résidant dans le centre historique perçoivent les changements en cours, et quelle signification ils leur donnent.

L'espace étudié correspond à la zone officiellement cataloguée comme centre historique de Mexico. Elle a été divisée en deux périmètres, A et B. Son extension est d'environ 10 kilomètres carrés. Les résultats exposés ici font partie d'un travail plus général sur les représentations sociales du centre historique de résidents d'âges divers et avec des temps d'installation inégaux³. Les entretiens ont été réalisés en 2005. Nous n'analyserons donc ici que les 18 entretiens en profondeur effectués auprès des personnes âgées de 60 ans et plus : ce que nous voulons développer ici, c'est le thème des liens entre l'expérience du lieu et la mémoire urbaine chez les anciens. Nous mettrons l'accent sur les changements que les vieux ont connu dans le centre au cours de plusieurs décennies, ainsi que sur le sens qu'ils lui donnent en fonction de l'histoire du lieu et de leur histoire personnelle.

Les représentations sociales de l'espace et la mémoire urbaine ont été abordées à partir des récits des individus et de cartes mentales. L'entretien ouvert, semi-directif, comportait deux parties.

Dans un premier temps, il était demandé aux personnes interrogées de dessiner une carte du centre historique tels qu'ils se l'imaginaient. Nous avons mis l'accent sur les endroits dessinés et les raisons de leur inclusion dans le dessin. Nous avons aussi fait attention à l'ordre d'élaboration du dessin. Ensuite, nous leur avons donné une carte assez neutre du centre historique, où il ne ressortait aucun thème en particulier, où figuraient seulement les nomenclatures des rues et des places. On leur a demandé d'indiquer en rose les endroits qu'ils aimaient le plus, en bleu les endroits qu'ils aimaient le moins, et d'expliquer les raisons de leur appréciation positive ou négative. Avec un marqueur vert, ils devaient indiquer leur itinéraire favori, celui qu'ils feraient s'ils avaient à faire leurs adieux au centre historique. Cette dernière phase de l'exercice avait comme objectif d'identifier les endroits

² *Programme pour le Développement Intégral du Centre Historique de la Ville de Mexico, Fideicomiso du Centre Historique de Mexico*, Gouvernement du District Fédéral, mars, 2000

³ Ce projet s'est déroulé dans le cadre du Groupe de Travail sur les Imaginaires Latinoaméricains, coordonné par Angela Arruda de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro. En France, il a été porté par la Maison des Sciences de l'Homme. Voir l'ouvrage *Espacios Imaginarios y Representaciones Sociales. Aportes desde Latinoamérica*, Angela Arruda et Martha de Alba (dir.), Anthropos-Uami, 2007

du centre qui renvoyaient directement à leur vie personnelle. Durant tout cet exercice, on a enregistré les discours et les commentaires.

Dans un deuxième temps de l'entretien, on a posé des questions ouvertes pour préciser la signification du centre historique à partir de récits de vie qui permettaient d'exprimer les attitudes, les opinions, les usages, par rapport aux changements dans le centre, et d'en parler en tant que lieu de résidence, etc.

Les personnes âgées interrogées sont résidentes des périmètres A et B du centre historique, dix sont des hommes, et huit, des femmes. La plupart des femmes sont femmes au foyer, les hommes combinent une activité professionnelle, dans le secteur formel ou informel, et des tâches domestiques. La majorité a un niveau d'étude très faible, primaire ou secondaire, et vit dans le centre historique en moyenne depuis 45 ans, souvent depuis les années 70. Ces personnes ont ainsi été les témoins de la transformation du centre historique depuis leur jeunesse (quand ils avaient 20 à 40 ans). Dix d'entre eux ont des souvenirs qui remontent à leur enfance, soit parce qu'ils sont nés dans le centre, soit parce qu'ils ont arrivés petits.

Caractéristiques générales des personnes âgées interrogées et âges qu'ils avaient à chaque décade entre 1920 et 2005

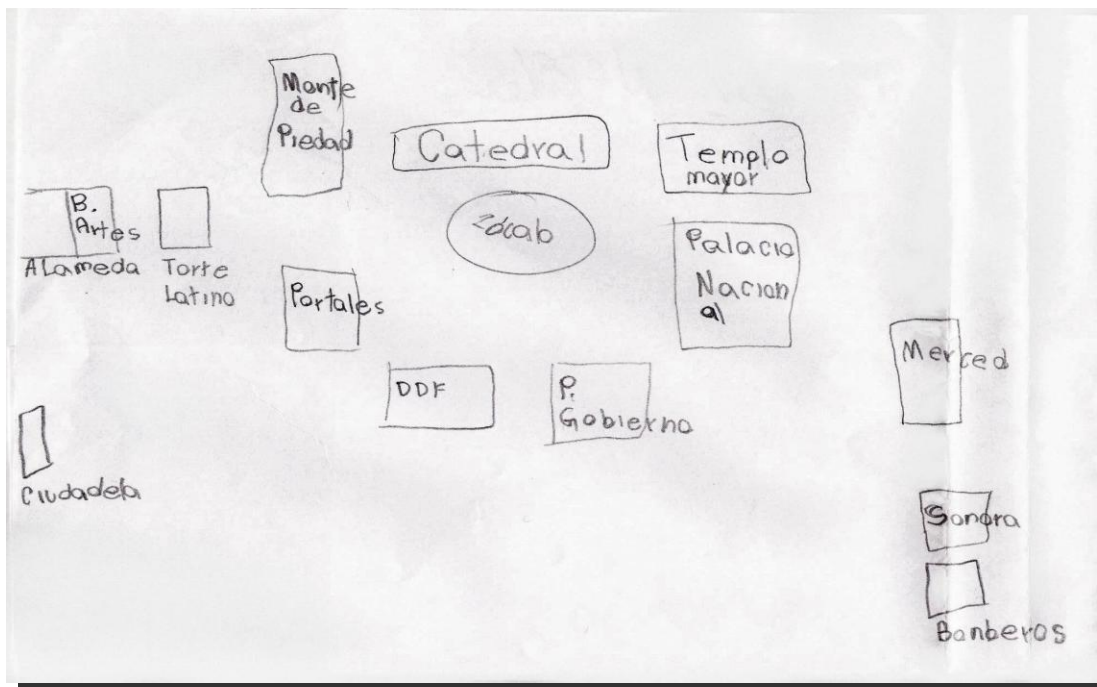
(Les décades de leur vie dans le centre historique sont indiquées en orange)

Interviewé	âge	niveau scolaire	profession	1920-1930	1931-1940	1941-1950	1951-1960	1961-1970
Don Nacho	86	lic. non achevée	commerçant	1-11 ans	12-21 ans	22-31 ans	32-41 ans	42-51 ans
Guadalupe	82	primaire	femme au foyer	0-7 ans	8-17 ans	18-27 ans	28-37 ans	38-47 ans
Henri	81	2 ^e année du second.	mécanicien	0-6 ans	7-16 ans	17-26 ans	27-36 ans	37-46 ans
Angel	80	primaire	retraité fonction publique	0-5 ans	6-15 ans	16-25 ans	26-35 ans	36-45 ans
Justine	78	3 ^e année du prim.	retraité fonction publique	0-3 ans	4-13 ans	14-23 ans	24-33 ans	34-43 ans
Michel (O3)	77	lic. non achevée	instituteur	0-2 ans	3-12 ans	13-22 ans	23-32 ans	33-42 ans
Eléonorw	76	primaire	femme au foyer	0-1 an	2-11 ans	12-21 ans	22-31 ans	32-41 ans
Thomas	76	1 ^e année du	retraité	0-1 an	2-11 ans	12-21	22-31	32-41

(E1)		second.	fonction publique			ans	ans	ans
Raphaël	75	primaire	fourreur retraité	0 an	1-10 ans	11-20 ans	21-30 ans	31-40 ans
Louis	70	primaire	maître d'oeuvre		0-5 ans	6-15 ans	16-25 ans	26-35 ans
Estela	69	études commerc.	secrétaire		0-4 ans	5-14 ans	15-24 ans	25-34 ans
Alfred	69	primaire	croque-mort		0-4 ans	5-14 ans	15-24 ans	25-34 ans
Marie-Therèse	67	secondaire	femme au foyer		0-2 ans	3-12 ans	13-22 ans	23-32 ans
Pilar (O2)	66	études commerc.	femme au foyer		0-1 an	2-11 ans	12-21 ans	22-31 ans
Yepes	65	lic. non achevée	éditeur		0 an	1-10 ans	11-20 ans	21-30 ans
Consuelo	64	3è année du prim.	femme au foyer			0-9 ans	10-19 ans	20-29 ans
Marie-Hélène	63	primaire	femme au foyer			0-8 ans	9-18 ans	18-28 ans
George (R1)	63	primaire	retraité			0-8 ans	9-18 ans	18-28 ans

Les cartes mentales ci-dessous constituent des exemples du matériau collecté au cours des entretiens. La première est celle de Mme María Elena, 63 ans, femme au foyer, résidente depuis les années 60. Alors qu'elle y a vécu depuis environ 40 ans, son dessin est une représentation succincte du lieu, composée principalement des grandes icônes historiques autour du Zócalo (la Grand Place).

Carte 1. Ma. Elena, 63 ans, femme au foyer



La deuxième est celle de Don Nacho, 86 ans, retraité, qui habite le centre historique depuis sa petite enfance. Il a indiqué en rose les endroits du centre historique qui lui plaisent le plus, en bleu ceux qui lui plaisent le moins et en vert l'ultime trajet qu'il aimerait faire dans le centre historique. La zone qui lui plaît est très étendue, et il le souligne. Cependant, le marché de la Lagunilla suscite chez lui une réaction ambivalente : d'un côté, il l'apprécie (parce qu'on y trouve de tout), de l'autre il ne l'aime pas tant que ça (parce qu'il y a trop de monde). Il a indiqué en bleu la rue Philomène Mata, et a dit qu'il ne l'a « jamais aimée », qu'elle « n'a aucun intérêt ». Son « dernier trajet » irait du Zócalo jusqu'à l'avenue Reforma (l'équivalent des Champs Elysées à Mexico), en passant par les rues du 5 Mai et par les jardins de l'Alameda. Son itinéraire est très lié à ses souvenirs personnels.

Carte 2. Don Nacho, 86 ans, retraité



Les réponses, graphiques et verbales, ont été traitées grâce à une analyse de contenu classique (Bardin, 1977), à partir des catégories apportant des réponses à nos questions théoriques et permettant de comprendre les différents types de représentations et de mémoires urbaines. La représentation sociale du centre historique dans les discours et les cartes mentales est assez complexe parce qu'elle a plusieurs aspects et plusieurs dimensions, et parce qu'il est difficile de différencier nettement ce qui a trait au passé de ce qui a trait au présent. Quand ils reconstruisent symboliquement le centre historique, les interviewés sautent en permanence d'une époque à l'autre, d'un thème à l'autre. En même temps, leur biographie personnelle s'entremêle avec celle de la ville en une multitude de lieux et de temps recomposés à partir du temps présent, celui de la narration.

On a utilisé le temps (présent et passé) et l'espace comme catégories d'analyse. Nous voyons que le présent renvoie aux récits portant sur la vie quotidienne, sur la satisfaction immédiate des besoins primaires, sur les pratiques résidentielles. Au contraire, le passé surgit quand il se produit un éloignement par rapport au quotidien, quand l'individu s'immerge dans sa biographie personnelle, ou bien quand il parle du passé de manière plus abstraite, à partir des connaissances de l'histoire officielle projetée sur les monuments du centre historique. Les cartes mentales et les récits du centre ont été analysés à partir des catégories de temps et d'espace : elles ont ainsi fait apparaître comme thèmes importants de la vie quotidienne dans le centre historique, la mémoire sociale, l'identité du lieu et la mémoire monumentale.

La vie quotidienne dans le centre historique

Quand elles pensent au centre historique et quand elles en parlent, les personnes âgées interviewées parlent d'abord au temps présent et à partir de l'endroit où ils se trouvent physiquement. Elles s'y réfèrent comme à leur lieu de résidence, comme le contexte dans lequel se déroule leur vie quotidienne, avec ses avantages et ses inconvénients. Elles aiment le centre et veulent y vivre. Elles considèrent en effet qu'il leur offre certains avantages qu'elles n'auraient pas dans d'autres endroits de la ville.

D'abord, il existe une offre commerciale dense et variée qui leur permet d'« avoir tout à portée de main », depuis l'article le plus banal jusqu'à l'objet le plus sophistiqué. L'offre commerciale du centre n'est pas seulement variée, abondante et spécialisée, elle est aussi bon marché, accessible.

«Moi, j'aime bien vivre ici, parce que, moi qui suis une vieille dame, bon, une vieille dame entre parenthèses, c'est... c'est un état mental, être vieux, eh... Ici, on trouve de tout. J'ai besoin d'une pharmacie, je la trouve à côté, j'ai besoin d'aller acheter des... parfums, je les trouve. Je trouve... des boutiques, des papeteries, des endroits pour faire des photocopies. Vraiment il y a beaucoup de choses, il y a de tout à l'intérieur... L'avantage de vivre dans le centre historique, c'est que l'on y trouve de tout... Quand je vais chez mes filles, eh... tout est loin, c'est difficile d'accès. Alors, comme je suis habituée au fait qu'au coin de la rue, je peux acheter des rafraîchissements, ici, en bas, il y a des rafraîchissements. Eh... en face, au coin, il y a un restaurant, pour trente pesos, on te livre un repas complet. Et donc... là-bas, il n'y a rien de tout ça. Je serai obligée de m'adapter à autre chose et je suis déjà trop vieille pour m'adapter, alors je préfère continuer comme ça ... » (Eléonore, 76 ans, femme au foyer).

« Ici, on a tout à portée de main, un médecin, tout, tout. Le centre, c'est plus central, si on peut dire, non ? Tous les équipements, le médecin, je l'ai juste à côté, le ciné, si je veux, j'en ai un tout près, les pharmacies sont proches, vraiment, il y a tout à portée de main. » (Consuelo, femme au foyer).

Les récits de Consuelo et d'Eléonore expriment l'expérience des personnes âgées du centre historique : elles y trouvent tout ce qui répond à leurs besoins quotidiens. Les personnes âgées interrogées ont souvent recours à la livraison à domicile dans le centre historique, même quand elles insistent sur l'avantage que représente le fait de pouvoir faire ses courses à pied.

On remarque aussi que les interviewés ne font pas la distinction entre le « centre » et le « centre historique ». Ils utilisent les deux expressions de manière indifférenciée, se référant au centre tantôt comme aux périmètres A et B, tantôt comme une zone plus élargie qui dépasse largement les limites officielles. Ainsi, les représentations du lieu de résidence n'ont pas grand-chose à voir avec les limites et les dénominations imposées par les discours officiels à la géographie du lieu. Par exemple, Mr Raphaël, 75 ans, un fourreur retraité, sous-entend que le centre historique correspond à ce qu'il y a juste autour de la place du Zócalo. Alors qu'il vit dans le périmètre B officiellement catalogué comme centre historique, il n'y inclut pas son lieu de résidence.

« *Je vais au centre historique, j'ai tout à portée de main, je peux même aller à pied au centre historique. J'y vais à pied, je musarde, et ceux d'entre nous qui avons vécu ici, connaissons bien les rues...* » (Mr Raphaël).

La commodité du centre est aussi liée au fait que c'est un endroit « bien desservi », ce qui, dans les termes de nos interviewés, signifie un accès à une palette élargie de moyens de transport (minibus, métro, *trolebus*, bus) et à un réseau routier (*ejes viales*) dont le nœud principal est le centre historique. C'est un point important pour les personnes âgées parce que la plupart ne sont pas motorisées. En réalité, avoir une voiture dans le centre n'est pas non plus vraiment nécessaire, parce que les services, très diversifiés, sont accessibles à pied. Les personnes âgées interrogées ne se déplacent pas autant qu'avant dans le centre, mais ils aiment marcher à pied dans les rues, et c'est pour eux ce qui fait partie du charme de l'endroit. ´

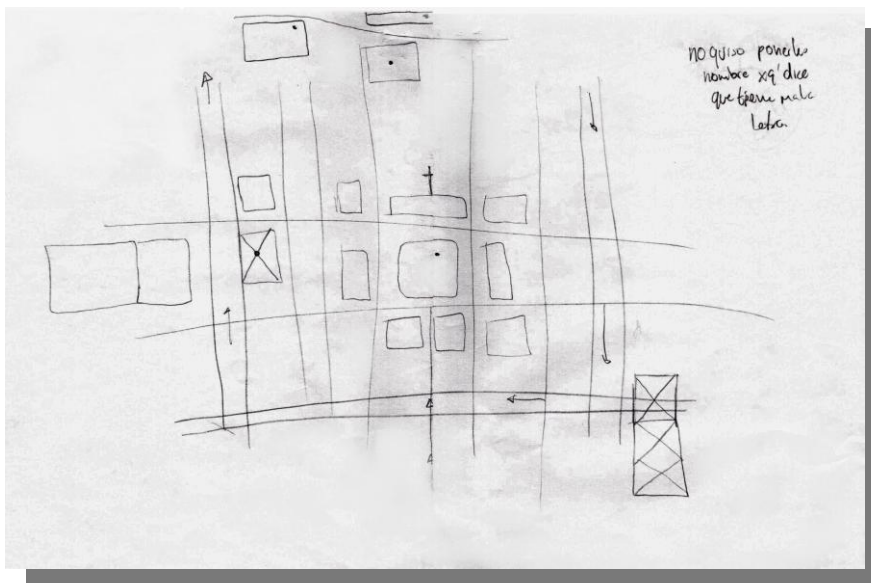
La diversité et le mouvement du centre sont également des facteurs d'attraction pour les personnes âgées. Elles apprécient la diversité des expressions sociales et culturelles (« *on trouve de tout, il y a même un lieu de culte dédié à la Sainte Mort* », un culte très en vogue à Mexico), ils aiment sentir le « *mouvement du centre* », des gens, ils le vivent comme un lieu « *très vivant* ».

Le centre représente pour beaucoup d'entre eux une source d'emploi, ou il l'a été, principalement pour ceux qui ont eu un commerce ou un atelier, et qui, parfois, l'ont encore. Certains d'entre eux ont en effet encore un établissement, un étal de rue, ou exercent encore un métier qui requiert l'achat de matériaux que l'on trouve facilement dans les rues du centre. Mme Guadalupe est commerçante de rue (« *je travaille, pas beaucoup, parce que cette rue est à moitié morte, on fait tout pour qu'elle se relève* »). Don Louis est maître d'œuvre et, à 70 ans, il parcourt encore le centre pour acheter du matériel électrique, des pièces de salle-de-bain, etc. Mr Alfred est arrivé au centre il y a environ 45 ans, du Michoacán, pour travailler comme ouvrier-artisan dans un atelier de guitares ; il a finalement hérité de l'atelier de son maître. Don Nacho a reçu en héritage de ses parents un local de la rue du Guatemala, qu'il a tenu jusqu'à un âge avancé. C'est la raison pour laquelle, quand on lui demande ce que signifie pour lui le centre historique, il répond sans hésitation, « *du travail* ».

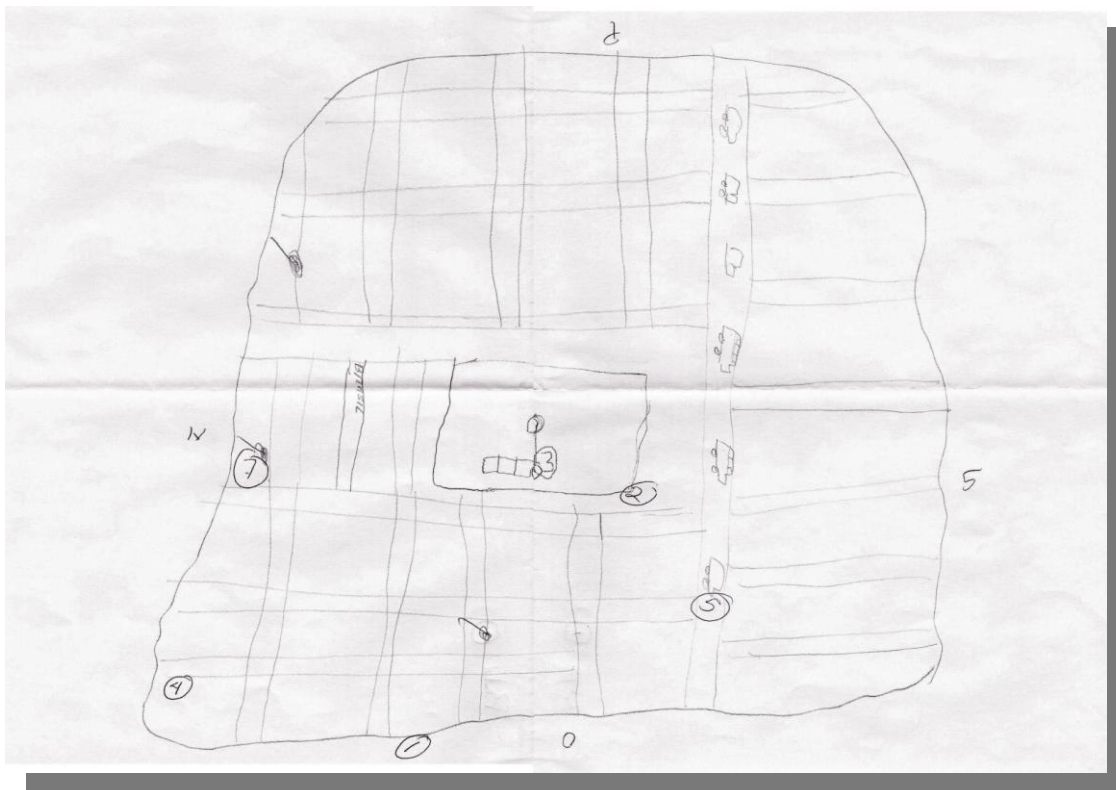
L'expérience qu'ont les personnes âgées de la vie quotidienne dans le centre historique ressort assez clairement dans les différents types de cartes mentales. Les activités les plus fréquentes des interviewés sont les courses au marché, la messe hebdomadaire, les trajets entre leur domicile et leur lieu d'emploi. Ils ont souvent recours à la livraison à domicile (plats préparés, alimentation, pharmacie, esthétique), qui leur évite de sortir de chez eux. Ils vont aussi (mais avec une fréquence moindre) chez le docteur, faire des achats de vêtements, de chaussures ou de tout autre objet d'usage personnel ; ils vont au pressing, chez le coiffeur, en général dans le centre historique ou pas loin.

Les dessins montrent un usage limité du centre historique ; les cartes s'appuient plus sur le souvenir que sur la pratique de l'espace. Les dessins reflètent l'image condensée des lieux emblématiques et célèbres du périmètre A : la cathédrale, le Zócalo, le Palais National, l'Alameda, les Beaux-Arts. La carte mentale résumée du centre historique (qui provient de l'ensemble des endroits dessinés par les interviewés) est constituée d'une trame de rues orthogonales avec des églises, des commerces, des quartiers, des édifices gouvernementaux, des jardins, des places. Les dessins sont généralement succincts, ils comportent peu d'endroits, sont parfois mal orientés, même si les interviewés résident depuis longtemps dans le centre historique. La carte 3, celle de Mme Consuelo qui y a vécu toute sa vie, comporte en revanche un luxe de détails : seize lieux emblématiques, la trame des rues orthogonales. C'est la même chose pour Mr George, 63 ans (carte 4).

Carte 3. Consuelo, 64 ans, femme au foyer.



Carte 4. George, 63 ans, retraité.



L'expérience qu'ont les personnes âgées du centre historique n'est pas seulement positive, elles mentionnent des gênes qui ont trait à des thèmes bien identifiés socialement et spatialement : le commerce ambulante, l'importante population flottante qui envahit les rues, les manifestations politiques qui perturbent la circulation dans le centre, l'insécurité associée à certains endroits. Les lieux du centre qui plaisent le moins aux personnes interrogées sont ceux qui renvoient à la mémoire sociale. Les endroits les moins appréciés sont généralement stigmatisés par exemple, les quartiers marginaux, de prostitution, de délinquance ou ceux où l'illégalité est très présente. Le vécu quotidien de ces lieux joue un rôle important, mais sans doute est-il lu au travers des représentations stigmatisantes qui sont beaucoup plus anciennes qu'eux. La mauvaise réputation du quartier populaire de Tepito, de la zone de la Lagunilla et de la Merced (un autre grand marché) a été largement véhiculée et recréée par les médias, le cinéma et la littérature.

Les cartes mentales reflètent l'attitude ambivalente des interviewés vis-à-vis du centre historique. Cette attitude, qui se divise entre acceptation et rejet, a une expression spatiale assez nette, comme on peut le voir sur la carte 5 qui reprend les réponses de Mme Justine, une retraitée de 78 ans. Les lieux qu'elle aime dans le centre historique, marqués en rose, sont le Zócalo, l'Alameda, le palais des Beaux-Arts et l'avenue Juárez. En bleu, les endroits qui lui plaisent le moins correspondent essentiellement aux rues encore occupées, au moment de l'entretien, par les commerçants ambulants⁴. La couleur verte signale le dernier trajet qu'elle ferait : on peut voir que sa représentation positive, ou favorable, du centre concerne un espace géographique qui s'étend de l'ouest, du Zócalo, jusqu'à l'avenue Juárez, tandis que sa représentation négative concerne surtout le nord-est. Néanmoins, ses souvenirs du centre et son vécu couvrent autant les espaces qu'elle aime que ceux qu'elle n'aime pas.

Carte 5. Justine, 78 ans, retraitée



La carte de Justine montre un schéma généralisable à l'ensemble des cartes des 18 personnes âgées interrogées. La carte 6 présente l'ensemble des réponses superposées.

⁴ Il faut signaler qu'en octobre 2008, dans le cadre de la politique de sauvetage du centre historique, les commerçants ambulants ont été délogés des trottoirs.

Les lieux aimés (en rose) se localisent en général au sud-ouest du centre historique, du Zócalo jusqu'à l'avenue Reforma. Les lieux détestés (en bleu) se trouvent au nord-est.

Quelques endroits comme Tepito, la Lagunilla, la Merced, sont à la fois appréciés et rejetés. Ils plaisent parce ce sont des endroits traditionnels du centre historique, où l'on peut trouver des produits qu'on ne trouve pas ailleurs, mais ils font peur en raison de l'insécurité et de la prostitution auxquelles on les associe. L'image positive du centre historique est clairement liée à une mémoire monumentale dans laquelle s'exacerbe l'identité nationale et aux moments importants de l'histoire officielle.

Carte 6 : les endroits aimés (en rose) et détestés (en bleu) dans le centre historique.



Carte 7

rique.



Les « derniers trajets » que feraient les personnes âgées dans le centre historique soulignent que l'attachement aux lieux n'est pas empreint d'une géographie imaginaire des lieux acceptés ou rejetés, mais plutôt des lieux qui ont compté dans la biographie personnelle, comme on peut le voir sur la carte 7 qui représente l'ensemble des itinéraires des 18 personnes interrogées.

Bien que les entretiens aient été réalisés au moment où commençaient les travaux de sauvetage du centre historique lancés par le Gouvernement du District Fédéral, les personnes âgées font peu de commentaires à ce sujet, comme s'ils ne percevaient pas les changements induits par cette politique. Le peu d'importance qu'ils leur attribuent, dans leur discours, peut tenir au fait que la politique de sauvetage a concerné dans un premier temps 32 pâtés de maison à l'ouest du centre historique, et que les personnes âgées interrogées résidaient ailleurs, n'ayant pas vraiment l'habitude de s'éloigner de chez eux. Paquette et Salazar (2004), dans leur enquête par questionnaire auprès de personnes âgées résidentes de la partie du centre historique affectée par les travaux, ont abouti aux mêmes résultats : les enquêtés n'étaient pas non plus conscients des travaux, et ne leur donnaient pas une grande importance.

La mémoire sociale et la construction d'une identité de lieu

La mémoire sociale urbaine porte sur les formes de la vie urbaine apparues dans des zones ou dans des quartiers de la ville. Bien que la population du centre historique ait globalement diminué au cours des dernières décennies (Coulomb, 1999), certaines parties ont une démographie stable, par exemple les quartiers populaires comme Tepito. En tant que lieu de résidence, le centre historique souffre d'un stigmat social négatif associé à la pauvreté, à la marginalité, à l'informalité. Du moins jusqu'à ce que soit lancé le projet de sauvetage de la partie orientale du centre historique, entre le Zócalo et l'Alameda.

Le centre historique est en soi, dans l'imaginaire urbain des années 2000, un monument à la Nation. Les attractions commerciales et les services du centre sont les extensions fonctionnelles d'un espace sacré. La tentative actuelle de maintien de la fonction résidentielle dans le centre a modifié cette image : elle a non seulement fait voir que le centre historique est habitable, mais qu'il y avait déjà une population qui y habite depuis des lustres.

Les personnes âgées interrogées font partie de cette population qui a vécu dans le centre historique depuis longtemps et qui ont participé à la construction de l'identité habitante du lieu. Pour elles, cet endroit renvoie plus à leur biographie personnelle qu'à la signification monumentale et historique du lieu. Il a souvent été pour quelques-unes d'entre elles le cadre de leur enfance, pour beaucoup de leur jeunesse, et pour tous de leur vie d'adulte. Les différentes étapes de leur vie ont souvent coïncidé avec les événements qui se sont déroulés au « cœur de la ville ». Le centre historique a été l'endroit où ils ont bâti leur vie, leurs objectifs et leurs rêves, où ils ont vécu de grandes déceptions et de grands chagrins. C'est pour cette raison que, quand on leur demande leur opinion sur le centre, ils en parlent avec beaucoup d'affection, dévoilant ainsi leur sentiment d'appartenance au lieu.

Mme Pilar, femme au foyer de 66 ans, qui a vécu dans la rue du Brésil pendant ses quarante dernières années, répond : « *J'aime le centre historique, c'est ma vie* ». Mme Justine, retraitée du ministère de la Santé, arrivée dans la rue de Xocongo en 1961, dit qu'elle s'est « *bien adaptée* » et qu'elle « *y vivra jusqu'à sa mort* ». Pour Mme Eléonore, femme au foyer de 76 ans, le centre est « *ce qu'on porte dans son cœur* ». Pour Mme Consuelo, 64 ans, le centre historique signifie « *toute ma vie, non ? Toutes les étapes de ma vie, car j'ai toujours vécu ici, tous les problèmes que j'ai affrontés, c'est toute, toute ma vie...* ». Mme Guadalupe, 82 ans, dont 78 ans passés dans le centre historique, commente : « *c'est une partie de mon enfance, de ma vie comme habitante et comme travailleuse... C'est ma cathédrale à moi, le lieu où l'on célèbre les messes en mémoire de mes chers disparus, où j'ai beaucoup de souvenirs... C'est ma vie, ce sont tous mes souvenirs... C'est le quartier de mon enfance, où je suis arrivée à l'âge de 6 ans. Je suis née dans la rue des Toltèques à Tepito, ensuite j'ai grandi à Pachuca jusqu'à l'âge de 6 ans. Puis j'ai vécu dans la rue du Progrès à l'angle de la rue de Carretales [...] et je suis là pour le restant de mes jours* ». Pour Mr Michel, 77 ans, instituteur de Tepito et résidant de la rue du Brésil depuis 53 ans, « *le centre historique est une cage dans laquelle est enfermée toute ma vie de canari* ». Pour Mr Ignace, 86 ans, commerçant dans le centre historique et résidant depuis sa tendre enfance, c'est « *le lieu où j'ai grandi et où je me suis formé, c'est mon maître... C'est l'endroit où j'ai tous mes souvenirs personnels, c'est chez moi* ».

Ces témoignages montrent que l'identité de la personne ne se construit pas seulement en fonction de l'appartenance à un groupe social qui impose les normes, les valeurs et les rôles, mais aussi en fonction des lieux. Le lieu finit par former partie intégrante de l'individu qui devient un acteur donnant vie au lieu. Plusieurs auteurs, sociologues et psychologues, ont signalé le rôle du lieu dans la construction de l'identité personnelle et sociale (Proshansky, 1978; Giménez, 2005).

Nos interviewés appartiennent à une société de quartier à laquelle ils se sont intégrés. Quelques-uns sont originaires du centre historique, et il a été le cadre de leurs premiers souvenirs. D'autres sont arrivés plus tard, à la recherche d'opportunités qu'il n'y avait pas en province. Justine et Alfred représentent le cas de migrants sans doute assez ordinaires dans le centre-ville de Mexico. Justine est partie de l'Etat d'Oaxaca en 1961, en compagnie de son mari à la recherche d'un emploi dans la capitale. Ils se sont installés dans une courée où leur famille a grandi et où ils ont vécu pendant longtemps, jusqu'à ce qu'ils soient bénéficiaires d'un programme de logements sociaux qui leur a permis d'obtenir un appartement dans le centre historique. Leur attachement au centre ne relève pas seulement d'un lien affectif au lieu, mais aussi de la relative stabilité économique obtenue, et qu'ils ne seraient pas prêts à lâcher, même si elle reste précaire. Justine raconte qu'elle « *ne rentrerait jamais au village, vraiment non, parce que là-bas, je n'ai pas de chez-moi, alors qu'ici, nous avons cet appartement. Certes, ils sont petits, ces appartements, on n'est plus locataire. Etre locataire, c'est courir le risque que le propriétaire vous mette à la porte et qu'il faille déguerpir ou bien lui donner un peu plus, et déguerpir, c'est horrible* ».

Mr Alfred est arrivé au centre en 1960, quand il avait 24 ans. « *Je suis venu y vivre pour travailler dans l'atelier d'un compère et j'y suis resté. Mais il est mort en 1984, alors que cela faisait 24 ans que je travaillais avec lui. Juste après sa mort, il y a eu le tremblement de terre de 1985, et tout a été rénové. Ici, c'était une courée, alors tout a été rénové. Nous on en a profité, parce que ça nous a permis de payer le petit local et tout l'équipement* ». Quand on lui demande s'il irait vivre ailleurs s'il le pouvait, il répond : « *je retournerai définitivement dans mon pays. Parce que je suis déjà vieux, c'est un peu difficile de vivre en ville, je sens que je rentrerai vivre auprès des miens, de ma femme et de mes enfants qui sont restés là-bas. Un seul d'entre eux vit ici avec moi, là-bas j'ai toute ma famille, mes frères, ils me disent tous, viens, mon frère, qu'est-ce que tu fais tout seul, là-bas.*

Maintenant, j'aimerais rentrer, il est devenu difficile de trouver du travail en ce moment, il n'y en a plus et j'arrive tout juste à rentrer dans mes frais... Je veux retourner là-bas : grâce à Dieu, j'ai pu acheter un petit terrain là-bas et construire une maison pour mes enfants et ma famille, c'est pourquoi j'aimerais rentrer ».

L'expérience migratoire de Mr Michel, arrivé en ville en 1952 alors qu'il était un jeune séminariste de 24 ans, est légèrement différente : *« c'est le centre historique qui m'a ouvert les bras, moi j'arrivais de Toluca avec ma mère et 500 pesos en poche, frais émoulu du séminaire. Je ne connaissais pas la ville, et sans le savoir, nous avons atterri dans un hôtel de passe, jusqu'à ce que je trouve un travail, j'ai commencé à gagner de l'argent et j'ai alors pu acheter l'appartement de la rue du Brésil »*. Michel a finalement obtenu une licence en communication et il est encore instituteur dans une école du quartier de Tepito auquel il s'identifie beaucoup et où il aimerait développer des projets éducatifs.

Tandis que la plupart des personnes âgées expriment un lien affectif fort avec le centre, ils sont peu nombreux à souhaiter vraiment rester y vivre uniquement par lien affectif. Quelques-uns d'entre eux resteraient dans le centre par commodité et par habitude : *« ça fait longtemps que je vis ici et ça me serait très difficile d'aller vivre dans un autre quartier, de me faire d'autres amis »* (Mr Alfred, 69 ans dont 45 passés dans le centre historique). D'autres préféreraient déménager ailleurs s'ils le pouvaient. D'autres retourneraient là où ils sont nés, en province, d'autres, enfin, iraient habiter dans des quartiers plus tranquilles et plus commodes, plus aisés aussi.

L'attachement au lieu et la perspective de continuer à y résider renvoient à l'expérience de la vie au centre. L'attachement ne provient pas du seul fait d'avoir habité pendant longtemps dans un endroit, mais de l'histoire qu'on y a construite, du regard qu'on lui porte ou qu'on lui a porté. Par exemple, le centre historique, pour Alfred, a principalement signifié une importante source de revenus, alors que sa famille est restée dans son pays où il aimerait rentrer, s'il arrive à fermer l'atelier dont il est devenu propriétaire. Non seulement Michel aimerait rester dans le centre historique, mais il déménagerait bien volontiers au cœur de Tepito où il pourrait poursuivre sa tâche éducative dans laquelle il a investi une grande partie de son effort et s'est réalisé professionnellement.

Les histoires de ces personnes âgées renvoient sans conteste à des types de résidents du centre historique qui ont contribué à animer la vie du lieu et font sa personnalité sociale. L'arrivée des migrants, ainsi que les politiques de logement pendant les dernières décennies, ont créé un environnement marqué par la vie en courée, propre d'un milieu social à faible revenu. Un milieu social que Mme Eléonore juge encore comme inapproprié à l'éducation de ses enfants : *« Le centre n'est pas un endroit pour élever des enfants ou avoir une famille.... Il y a des drogués, des prostituées, surtout dans les rues derrière [entre la rue des Demoiselles et la Lagunilla]. Moi je n'avais pas envie que mes enfants grandissent dans le centre, dans cet environnement de drogués, de vagabonds : comme je travaillais, je ne pouvais pas les surveiller. Alors, j'ai essayé de les sortir de là. Bon, je ne suis pas allée très loin. J'ai eu la chance de pouvoir les sortir un peu de là, ils sont allés dans une meilleure école ».*

Mme Consuelo considère avec scepticisme la construction de nouveaux logements dans le centre historique, du moins elle ne voit pas en quoi cela va changer l'image sociale du lieu. *« Il n'y a pas longtemps, ils ont commencé à construire des bâtiments neufs avec des appartements, par là-bas. Ils sont vides, personne ne les achète, parce qu'ils sont très chers pour nous qui vivons ici. Les gens qui vivent de l'autre côté ne vont quand même pas venir dans ce coin perdu, non ? Quand on cherche à partir, ce n'est pas pour que ça empire, c'est que pour ça s'améliore ».* Mme Consuelo ne voit pas dans le processus de redensification du centre un événement qui modifiera les caractéristiques sociales de la zone. Elle n'envisage pas plus les conséquences que cela pourrait avoir sur les prix immobiliers dans la zone centrale ou sur le changement des types de commerces et de services du centre historique.

Le processus de monumentalisation du centre historique

Le processus de monumentalisation du centre historique a été l'objet de plusieurs recherches (Capron et al., 2003). Monnet l'a analysé à partir d'une révision de la législation mexicaine sur le patrimoine : il montre la manière dont le patrimoine devient, à partir du XVIIIème siècle, un élément politique important, qui contribue à définir une identité nationale indépendante. Il est important de souligner qu'à cette époque, l'idée de patrimoine visait la conservation des espaces et des pièces archéologiques qui concernaient la Nation. Dès lors, la place du Zócalo fut l'objet de diverses modifications

dans le but de valoriser son importance monumentale, ses usages sociaux ordinaires furent progressivement gommés. Petit à petit, à partir du début du XXème siècle, s'est développé un discours protectionniste, contribuant à la « sacralisation » des places et des rues du centre historique.

Peut-être faudrait-il dire que le centre historique a progressivement perdu son caractère résidentiel dans la deuxième moitié du XIXème siècle, moment où l'expansion urbaine a entraîné une rupture avec la trame coloniale qui devient alors un symbole historique sans aucune importance sociale durant la période de l'Etat post-révolutionnaire. Les anciens palais ne sont alors plus habités et ils sont transformés en commerces, en bureaux, en entrepôts, en restaurants, en ateliers, et au mieux, en écoles ou en musées. Au cours du XXème siècle, le nombre d'édifices classés monuments historiques a considérablement augmenté. La place du Zócalo a cessé d'être un lieu de sociabilité et un nœud de transport important de la ville dans les années cinquante. C'est à ce moment que ces fonctions ont été substituées par une autre, celle de scène des rituels nationalistes et des manifestations politiques de masse. « *De 1953 à 1958, on donne à la place de la Constitution son aspect définitif d'esplanade dépouillée de tout ornement* » (Monnet, 1993, p.103).

Les personnes âgées qui ont participé à notre étude, ont été des témoins directs du processus de monumentalisation du centre historique. Chaque décret de protection du patrimoine a transformé leur espace de vie, leur laissant une marge de manœuvre très faible face aux changements radicaux opérés dans le centre. Un discours nationaliste exacerbé s'est imposé à ce qui fut le théâtre de leur enfance et de leur jeunesse. Comment ont-ils vécu ces changements ? S'en souviennent-ils ? En furent-ils conscients ?

La mémoire monumentale sous-jacente aux représentations sociales du centre historique fait référence au passé glorieux du peuple mexicain et aux piliers du nationalisme. Ressortent en particulier le récit de ce que fut le peuple aztèque, le mythe fondateur de Tenochtlán et des racines du Mexique contemporain. Le centre historique dans son ensemble matérialise cette mémoire monumentale, mais elle se centre principalement sur les grandes icônes, comme la place de la Constitution, le drapeau, le Palais National et la Grande Pyramide. Les récits d'une histoire mythique, imprégnée d'un sentiment d'identité nationale, contribuent à donner un sens spécial au centre historique.

Doña Eléonore, 76 ans, étudiante en thanatologie, combine dans sa représentation du centre la mémoire historique nationaliste et ses croyances en les énergies cosmiques qui proviennent de ses connaissances en astrologie. « *Nous devons le respecter, parce que c'est notre histoire... Nous sommes faits d'un mélange entre le passé -le centre, c'est notre passé-, notre présent et notre avenir [...]. Les gens ne savent pas jusqu'où arrivaient les barques de Moctezuma. Elles arrivaient exactement, ici..., en la rue de Colombie, c'est là qu'arrivait la barque de Moctezuma, de trente rameurs ; de son palais, là, il sortait avec une barque plus petite, de seulement seize rameurs [...]. La hampe du drapeau national est plantée sur un Teocalli [une pyramide en nahuatl], c'est pourquoi il s'en dégage une telle énergie [...]: La Grande Pyramide s'élèvera pour que rejailisse l'ancienne Tenochtitlán...* ». Elle conseille aux visiteurs de la Grande Pyramide d'y entrer avec un aimant pour se protéger des énergies qui émanent des vestiges préhispaniques.

Pour Michel, le centre historique, « *c'est la patrie... C'est tout un écrin où sont conservés les trésors coloniaux... C'est le cœur de Mexico, le cœur du métissage, de la vraie race mexicaine. Parce que nous, nous ne sommes ni espagnols, ni indiens, nous sommes un mélange des deux* » (Mr Michel, 77 ans).

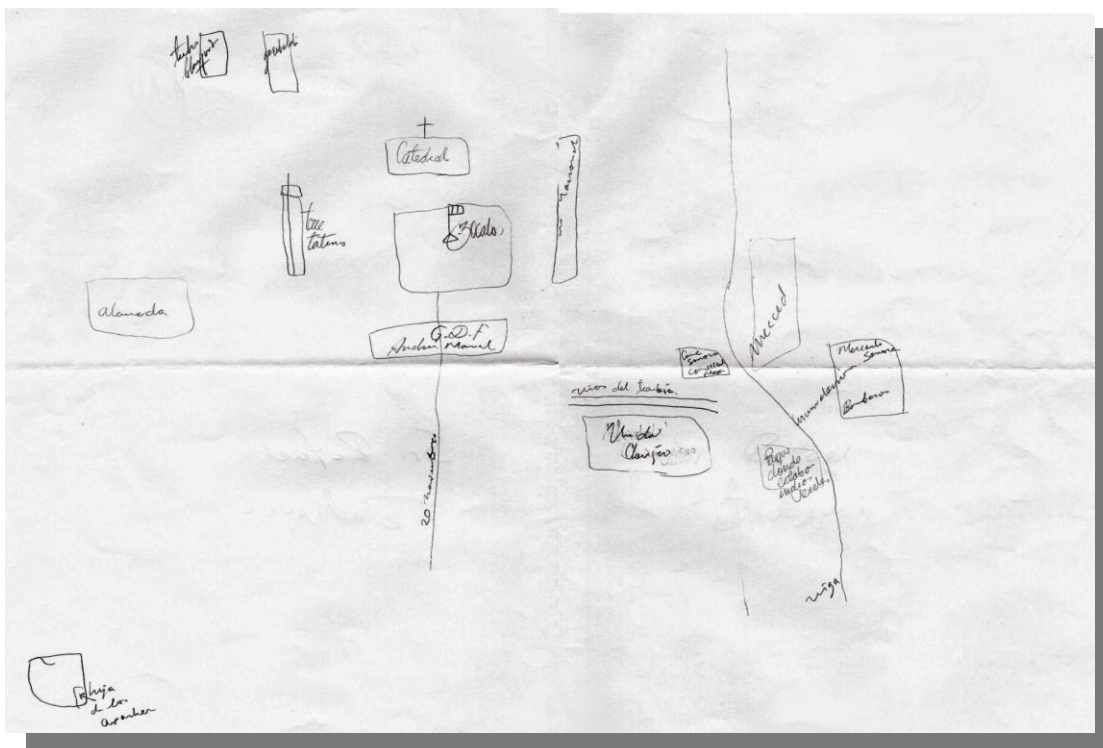
Pour d'autres personnes âgées du centre historique, c'est « *un orgueil pour tous les Mexicains* », c'est « *le ciment de la grande ville* », « *le patrimoine de tous les Mexicains* », « *le lieu que tous aimeraient bien connaître* », « *le centre d'un peuple* », etc.

La mémoire monumentale imprègne la construction des cartes mentales du centre historique, autant dans les dessins et que dans les cartes des zones appréciées et des itinéraires personnels. Elle contribue à construire une image positive du lieu. Pratiquement tous les dessins sont centrés autour du Zócalo. Le Zócalo, avec son drapeau au centre et ses édifices emblématiques, symbolise le centre historique dans son ensemble, résume la représentation d'un espace beaucoup plus étendu et plus complexe. Comme les personnes âgées interrogées ne circulent pas beaucoup dans les rues du centre historique, son image est principalement construite sur le souvenir, ce qui le rend totalement abstrait et en déforme la réalité. Le peu de contact qu'ont ces personnes avec le centre, se reflète dans l'utilisation d'une nomenclature ancienne, dans l'assignation de fonctions à des espaces qui ont depuis changé d'usage, dans les erreurs d'orientation des

dessins, dans la faible quantité des éléments dessinés ou dans le manque de structuration du croquis.

Le dessin des cartes montre la complexité du centre historique et les multiples signifiés qui lui sont assignés, non seulement à partir de l'expérience du sujet dans cet espace, mais aussi à partir de ce qu'il dit, ce qu'il sait, ce qu'il a écrit et ce qu'il imagine de lui. C'est donc, comme le dirait Halbwachs, à partir des cadres sociaux du souvenir (1925).

Carte 8. Raphaël, retraité, 75 ans.



Le dessin reflète autant le dessinateur que l'espace dessiné. Sur le croquis de Mr Raphaël (carte 8), on peut lire le sens symbolique du Zócalo, couronné par l'immense drapeau national et entouré des symboles les plus importants du pouvoir politique et religieux : la Cathédrale, le Palais National et le siège du Gouvernement du District Fédéral. On remarque que le bâtiment du Gouvernement du District Fédéral est identifié par le nom d'« Andrés Manuel », qui se réfère à Andrés Manuel Obrador, l'un des personnages les plus importants de la scène politique nationale au moment de la campagne

présidentielle⁵. , Ce maire de Mexico (entre 2000 et 2006) a gagné la sympathie des personnes âgées grâce à la politique d'aide économique mensuelle qu'il a contribué à mettre en place. Mr Raphaël bénéficie certainement de cette aide. On peut voir que le dessinateur a intégré à la carte des endroits qui n'existent plus, mais qu'il a certainement connus : les rails du tramway, le parc où se trouvaient auparavant la statue des Indiens Verts. Pour Don Raphaël, le centre se résume à quelques avenues et bâtiments importants qui ont un sens pour lui et qui permettent d'identifier le lieu. Dans son croquis du centre historique, les grands monuments sont au centre, et autour, figurent les endroits qu'il préfère personnellement, les lieux où il va pour s'amuser (le théâtre Blanquita, la place Garibaldi, le bar La Fille des Apaches).

Depuis un peu plus de dix ans, le gouvernement de la capitale a tout fait pour donner un nouveau sens au Zócalo, en l'intronisant comme un lieu de la fête populaire (concerts, festivals, etc.) et de manifestations culturelles. Depuis, les rituels nationalistes comme le levé quotidien de drapeau, ou la commémoration du cri de l'indépendance le jour de la fête nationale, doivent se partager cet espace avec des chanteurs célèbres qui ont adopté le Zócalo comme une scène importante. Les personnes âgées ne semblent pas percevoir ce dernier changement de sens du Zócalo. Ils ne s'intéressent pas aux activités culturelles de masse qui s'y déroulent et ignorent les grands meetings et les manifestations politiques, typiques de l'Etat post-révolutionnaire.

Le processus de monumentalisation du centre historique a été vécu comme la perte d'un espace social par les personnes âgées interrogées : cet espace social était un lieu de rencontre et de sociabilité quand ils étaient enfants ou jeunes. Leurs discours constituent les témoins vivants de la transformation politique des espaces en monuments sacrés. Dans les récits des personnes âgées sur le centre historique d'hier, la nostalgie de l'enfance et de la jeunesse se mêle au sentiment de perte qu'ont entraîné les changements urbains et architecturaux. Le fragment d'entretien suivant donne un exemple de ce processus : « *Quand ils ont commencé à détruire le ciné, ben, c'était très triste, il a fermé, alors on se rend compte que nous aussi on est arrivé à la fin de nos vies, mais ça fait aussi partie de la vie, non ? La fin* » (Consuelo, 64 ans). La destruction du cinéma a représenté un changement dans le cycle de vie, une entrée en vieillesse pour Mme

⁵ Au moment où ont été réalisés les entretiens.

Consuelo. L'importance qu'a pu avoir le cinéma comme forme de loisir social d'une autre époque de la ville, est également implicite (García Canclini, 1998).

Que ce soit par nostalgie des jeunes années ou d'un espace qui n'existe plus, ce qui est sûr c'est qu'ils considèrent pratiquement tous que le centre historique a perdu de sa beauté, qu'ils le préféreraient avant, que ce n'est déjà plus la même ambiance, qu'ils l'aiment moins maintenant. Doña Eléonore le dit ainsi : « *Je parle, je suis une dame de 68 ans qui a toujours vécu dans le centre historique, et j'ai vu comment le centre a perdu avec le temps* ». Nous nous demandons alors ce qui s'est perdu ? A quoi renvoie la nostalgie qu'ont les personnes âgées du centre historique ?

Les images du passé tournent autour de la place du Zócalo et de l'air vivant qu'on pouvait y respirer : c'était un jardin où l'on pouvait se promener, c'était le terminus des lignes de tramway qui arrivaient des villages lointains, et, plus tard, l'urbanisation allait les absorber. Pour ceux qui ont passé leur enfance dans le centre, la disparition des lignes de tramway et du jardin de la place du Zócalo a constitué une perte, et ils s'en souviennent encore avec une certaine tristesse.

Don Nacho a vécu de très près la transformation du Zócalo et il s'en souvient très bien, il n'avait alors que 35 ans, dans les années 50, quand le régent Uruchurtu a décidé de « nettoyer » la place. Comme il le dit, le centre historique a alors perdu de son charme : « *il a perdu beaucoup de son attrait. Avant, le Zócalo, par exemple, le Zócalo était un grand jardin. Il y avait une énorme fontaine au centre, et des bancs en... en métal. Dans les rues étroites et tout ça. Le terminus de tramways, les tramways, ça donnait beaucoup d'animation au Zócalo. Tout ça, tout ça, c'était attirant. Il n'y a plus de jardin. Le folklore, c'était aussi les vendeurs de rue. Il y avait des vendeurs qui vendaient des bonbons au lait, ça s'appelait... des macarons. Des bonbons délicieux, et il y avait des duchesses, c'était une espèce de... talmouse fourrée... bien bon, les duchesses. Au fromage, à l'avocat, eh, à l'avocat. Au fromage. Et des caramels, des caramels fourrés. Hm mm ! C'était vraiment bon, mais c'est fini, fini, fini [...]. Déjà dans les années 50, quand ils ont commencé à ôter les... tramways. Alors, tout s'est terminé. Tout, tout ce joli Zócalo, fini... L'ambiance qu'il y avait, quand partaient les express, à une heure de l'après-midi. C'étaient des express. C'était l'express de Xochimilco, celui de Tlalpan, ceux de Coyoacan et de San Angel. A*

une heure, on bourrait les trains et, allez, zou, ils fusaient comme des balles. Et puis, tout s'est perdu, il n'y a plus de tramway » (Don Nacho, 86 ans).

Moins souvent, le souvenir du tramway s'accompagne du souvenir du Canal de la Viga, l'un des derniers témoins des vestiges du paysage lacustre qui a caractérisé la ville pendant des siècles. *« Au coin, ici, près des Indiens Verts, il y avait des chaloupes. Elles venaient de la Madeleine, de là-bas, de la Viga, de la Jamaïque. On y vendait de tout » (Raphaël, 75 ans).* Mr Raphaël se souvient aussi des statues des impératrices aztèques Ahuizótl et Izcoatl (plus connues sous le nom d'Indiens Verts). Elles étaient dans un parc près de chez lui, avant qu'elles ne soient transférées à l'extrême nord de l'avenue Insurgentes pour marquer la limite entre le District Fédéral et l'Etat de Mexico. Même Mme Consuelo, qui a onze ans de moins que Raphaël, garde le souvenir des canaux de la Viga qu'elle n'a pourtant pas connus directement : *« avant, tout ça, là, à Sainte Anne, tout ça, on disait que c'étaient les canaux qui allaient jusqu'à Xochimilco, moi, je ne les ai pas connus, parce que je ne suis pas assez vieille... » (Consuelo, 64 ans).*

Le sentiment de perte d'un centre d'un autre temps s'inscrit dans les changements pas seulement de l'espace matériel, mais aussi de ce qu'a pu être la culture de la ville au cours des décennies antérieures. Les personnes âgées se souviennent avec nostalgie des modes de vie d'un autre temps, des modes vestimentaires, des formes de commerces, d'un certain langage, de bonnes manières et d'une culture civique... un air qu'on ne respire plus aujourd'hui dans le centre.

« Les coutumes se sont relâchées [...]. Aujourd'hui, personne ne va s'arrêter pour relever quelqu'un qui tombe, qui s'évanouit, on passe, et on le regarde avec indifférence (elle tousse), l'amour à la mexicaine..., c'est fini. Nous sommes devenus une... une ville froide. Nous n'en avons rien à cirer... [...]. On ne se souvient même plus de ces 15 septembre [la fête nationale], fabuleux, de tous ces endroits où l'on pouvait manger, pour pas cher, un beignet ou... une assiette de tacos, des sandwiches, oui, ça c'était une tradition bien mexicaine et elle s'est perdue » (Eléonore, 78 ans, femme au foyer).

CONCLUSIONS

L'expérience urbaine (Ledrut, 1973) des personnes âgées qui ont résidé dans le centre historique au moins pendant 40 ans est empreinte du déroulement de leur biographie

personnelle autant que des changements de signification du lieu au cours du temps. Cet espace est le contexte de leur propre vie, pas seulement un cadre matériel de leur existence, mais aussi le lieu qui a construit leur identité et où ils se sont formés. Le centre, « *ça a été mon maître à penser* », dit un vieil homme, « *c'est ma vie* », dit un autre. Ce lieu, qui est la centralité historique, symbolique, économique et fonctionnelle du pays, a représenté une ressource, un métier, une possibilité de devenir propriétaire, de vivre au cœur de la ville. Ceux qui continuent à pouvoir se promener dans les rues du centre avec autonomie, y ont du plaisir, et il y a aussi l'avantage de tout avoir à portée de main. Ceux qui ont une mobilité plus restreinte par le handicap, aiment aller à l'église et ils apprécient les petites sorties autour de chez eux. Les plus grands obstacles dans le centre, pour les uns comme pour les autres, ce sont les commerces ambulants qui encombrant les trottoirs, tout le monde qui débarque dans la vie quotidienne du centre.

Le centre historique est un lieu d'un fort enracinement identitaire social et national. Cependant, il ne peut pas être considéré comme un « quartier » (au sens social) dans sa totalité. Les délimitations officielles du centre historique ne correspondent pas avec la géographie imaginaire que construisent ses résidents. La vie sociale du centre a été oubliée au fur et à mesure des années au profit du caractère monumental du lieu. Ses habitants ont lutté, surtout après le tremblement de terre de 1985, pour rester sur place, dans un lieu qui symbolisait la Nation toute entière, l'espace de tous, régulé par les pouvoirs politiques. On pourrait dire que le centre est formé de plusieurs quartiers qui ont animé sa vie sociale pendant des dizaines d'années. Ceux qui ont été le plus souvent mentionnés par nos habitants sont Tepito, la Merced, la zone de Garibaldi, la Lagunilla. Il existe d'autres endroits avec une forte identité sociale, qui ne forment peut-être pas des quartiers, et qui correspondent seulement à quelques rues, comme la rue de Dolores, plus connue sous le nom de « quartier chinois ». Il y a toujours des courées et des ensembles de logements sociaux construits après le tremblement de terre de 1985. On peut penser que le centre historique est formé de sous-ensembles sociaux qui ont caractérisé la vie du lieu, populaire, au cours des dernières dizaines d'années. C'est là, très micro-localement, que l'on trouve des formes de solidarité de voisinage. On ne peut en aucun cas parler du centre historique comme d'un unique quartier, comme d'une unité sociale homogène.

La nouvelle politique de sauvetage de cet espace comme lieu de résidence a contribué à attirer une population différente, des classes moyennes avec d'autres styles de vie et de

consommation. La coexistence sociale entre les classes moyennes et les résidents traditionnels du centre modifie le paysage du centre. Les personnes âgées interrogées ne semblent pas se rendre compte de l'arrivée de ces nouveaux résidents, ni de l'envergure de la politique de sauvetage du centre historique. Quelques-uns voient bien qu'on récupère les façades et les rues du centre historique, mais pour eux, ce ne sont que de nouveaux travaux dans le centre historique. D'autres voient avec scepticisme la construction de nouveaux logements. Leurs représentations sont centrées sur la vie quotidienne, sur la monumentalité du centre et sur ce qu'a signifié cet endroit dans leur vie personnelle. Ce sont des images plus nostalgiques que réelles, qui accompagnent des récits situés dans un passé lointain. Pour les personnes âgées, ce n'est déjà plus ce que ça a été.

Pour conclure, il est nécessaire de rappeler que cette étude, surtout qualitative, a comme objectif de comprendre les significations et les représentations sociales du centre historique. Il ne s'agit en aucun cas de généraliser les résultats des entretiens en profondeur auprès de notre petit échantillon à l'ensemble de la population des personnes âgées du centre historique. L'outil que constituent les cartes mentales et les récits libres des sujets, nous paraît adapté à une connaissance détaillée de la mémoire sociale d'un lieu si marqué par l'histoire officielle. L'expression de la subjectivité conduit à construire des discours élaborés et à rappeler les souvenirs lointains d'une vie chargée d'affects, d'émotions, de valeurs et de significations. C'est ce à quoi prétendait ce travail, c'est ce qui fait la richesse des résultats, en même temps que ses limites quant à la représentativité statistique.

BIBLIOGRAPHIE

BARDIN, L. (1977), *L'analyse de contenu*, Paris, PUF.

CAPRON, G., RONDA, S. ET SALIN, E. (2003), "Les politiques municipales du patrimoine en Amérique Latine dans les années 90 : rupture ou continuité ? ", *Regards croisés sur le patrimoine, dans le monde à l'aube du XXIe siècle*, Maria Gravari-Barbas et Silvie Guichard-Anguis (dir.), Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris.

COULOMB, R. (2000), “*El Centro Histórico de la ciudad de México*”, en G. Garza (Coord.), *La ciudad de México en el fin del segundo milenio*, GDF-Colmex, México, DF.

GARCIA CANCLINI, N. (dir.) (1998). *Cultura y comunicación en la ciudad de México*, Tomos I y II., México, UAM/Grijalbo.

GIMENEZ, G. (2005), *Teoría y análisis de la cultura*, Vol. 2, CONACULTA-ICOCULT, México.

HALBWACHS, M. (1950), *La mémoire collective*, PUF, Paris.

HALBWACHS, M. (1950), *Les cadres sociaux de la mémoire*, PUF, Paris.

JODELET, D. (1982), “Les représentations socio-spatiales de la ville”, in Derycke (ed), *Conceptions de l'espace*, Recherches pluridisciplinaires de l'Université Paris X, Nanterre.

JODELET, D. (1989), « *Représentations sociales: un domaine en expansion* ». in D. Jodelet (dir.), *Les représentations sociales*, PUF, Paris.

LEAL, A. (2007), “Peligro, proximidad y diferencia: negociar fronteras en el Centro Histórico de la Ciudad de México”, *Alteridades*, año 17, núm. 34: 27-38.

LEDROUT, R. (1973), *Les images de la ville*, Paris, Anthropos.

MEMBRADO, M. (2008), “Experiencias de envejecer y experiencias urbanas : un estudio en el Suroeste Francés”, ponencia presentada en el *Taller internacional sobre memoria urbana y narrativas*, UAMI, México DF, 15 de abril, 2008.

MILGRAM, S. y JODELET, D. (1976), “Psychological maps of Paris”, en H. Proshansky, W. Ittelson y R. Rivlin (dir.), *Environmental psychology: people and their physical settings*, Nueva York, Holt Rinehart and Winston, pp. 104-124.

MONNET, J. (1993), *La Ville et son double*, La parabole de Mexico, Nathan, Paris.

MOSCOVICI, S. (1961), *La psychanalyse, son image et son public*, PUF, Paris.

PAQUETTE, C. ET SALAZAR, C. (2004), "*Habiter le patrimoine: les résidents âgés du centre historique de Mexico face aux transformations de leur espace de vie*", en M. Gravari-Barbas (dir.), *Habiter le patrimoine*, PUR, Grenoble.

PROSHANSKY, H. (1978), "The city and self-identity", *Environment and Behaviour*, vol. 10, núm. 2, pp. 147-169.